

COOPÉRATION • A Baucau où tout ou presque est à reconstruire, une bibliothèque publique fonctionne depuis la fin de janvier. L'idée a germé à Genève entre un enseignant et un ancien du CICR

## Des livres pour revivre, le cadeau d'une ONG suisse au Timor-Oriental

Sylvie Arsever

Plus de téléphone fixe, une antenne de téléphonie mobile qui risque de partir bientôt avec les experts de l'ONU qui l'avaient apportée, pas d'électricité ou alors seulement par intermittence – donc pas de frigos sous un climat tropical. Baucau, 15 000 habitants, est la deuxième ville du Timor-Oriental qui s'apprête à proclamer son indépendance le mois prochain après avoir plébiscité le leader indépendantiste Xanana Gusmão à sa présidence il y a environ deux semaines, une ville encore marquée par les destructions qui ont ponctué le retrait indonésien en 1999. Mais on y trouve une bibliothèque publique. Ouverte depuis fin janvier, elle reçoit surtout des enfants et des adolescents, qui commencent à arrêter leurs parents. « Ici, ils étaient 30 en même temps, assis sur les bancs, sur les chaises, sur le sol, partout », raconte Zubaidah Bourquin, volontaire de l'association Biblio-Lorosac. Et l'on entendait une mouche voler. Une fois, je me suis endormie après déjeuner dans notre maison qui jouxte la bibliothèque. Quand je me suis réveillée, j'ai cru que tout le monde était parti. Ils étaient une vingtaine à lire en silence... Les livres, à Baucau, ne vont pas de soi et on les respecte.

Tout a commencé un soir de juillet 1997. Thierry Bourquin, enseignant, éditeur et graveur à Genève, sa femme indonésienne Inoe et leurs enfants sont en voyage au Timor-Oriental. Une rencontre de hasard et un service

échangé les ont à un instituteur de Baucau, Cancio Pires. Les enfants fraternisent, les parents discutent de la situation politique rendue... Deux ans plus tard, le vote des Timorais pour l'indépendance ouvre la crise qui débouchera sur les violences et les massacres qui ont ému la communauté internationale. La fille de Cancio Pires, Indirah, est bloquée à Yogyakarta où elle faisait des études, sans ar-

chive Pires, comme d'autres enseignants, est confronté à la reconstitution du système d'enseignement public. « Tout était détruit, brûlé. Et la langue d'enseignement, l'indonésien jusque-là, avait changé pour le portugais ».

C'est dans ce climat que germe l'idée de la bibliothèque: « Mes enfants avaient beaucoup utilisé les bibliothèques municipales genevoises; j'avais cette image d'un en-

« Je me suis réveillée, j'ai cru que tout le monde était parti. Ils étaient une vingtaine à lire en silence... »

fant, les subsides qu'un oncle prêtre au Portugal lui envoyait étant désormais bloqués par les autorités. Alertés par lettre, les Bourquin s'offrent de faire les intermédiaires. Mais les 700 dollars que l'oncle peut leur envoyer aussitôt ne pourront pas être acheminés: Indirah Pires a été rapatriée au Timor où l'état des communications rend peu raisonnable d'envoyer de l'argent. L'été suivant, à nouveau en vacances en Indonésie, Thierry Bourquin se rend au Timor, désormais sous protectorat onusien – pour apporter l'argent et revoir ses amis.

« On sentait un bonheur de vivre extraordinaire. Cette phrase, qui m'est restée, illustre ce sentiment: « Maintenant, on peut aller où on veut, quand on veut, même la nuit. » Et puis, tout était à réinventer, ce qui veut dire qu'on pouvait aussi tout rêver, sans penser tout de suite aux difficultés de réalisation... » Très concrètement, Cancio

avait droit privilégié, où lire mais aussi où faire ses devoirs, où participer à des activités de loisir, où se rencontrer. Au début de 2001, Thierry Bourquin revint chez une amie commune l'ancien délégué du CICR sur l'île Jürg Frei, rencontré lors de son premier séjour. C'est ensemble qu'ils lancent les bases de l'association et se mettent à la recherche des 100 000 francs qu'ils estiment nécessaires pour lancer et financer leur projet pendant un an: 40 000 francs pour acheter et acheminer des livres, de quoi louer un local et engager du personnel sur place et envoyer un volontaire, dédommagé à raison de 500 francs par mois, pour mettre la bibliothèque sur pied, des fonds qui seront réunis grâce à des dons privés et grâce à la Ville de Genève.

Rien n'est publié pour le moment dans la langue commune de l'île, le tétum, ni dans aucune des 20 langues, malaises et papoues,

qui y sont parlées. Le portugais, qui a été choisi comme langue officielle, n'est guère utilisé. Les jeunes ont appris l'indonésien et, malgré les violences de la séparation, sont avides de l'utiliser pour connaître le monde. Et bien sûr, les représentants de l'ONU communiquent en anglais... Les trois langues – anglais, portugais et indonésien – sont représentées dans l'acquisition de quelque 2 400 livres de la bibliothèque. Les plus nombreux sont en anglais, les deux surtout. Les livres en indonésien sont achetés en Indonésie en profitant du boom de l'édification qui a suivi la chute du régime Suharto. Et grâce à l'intervention de la consulate générale du Portugal à Genève, les maisons d'édition portugaise ont contribué gratuitement à la création d'un petit lot d'ouvrages portugais. Les jeunes lisent surtout en indonésien, comme Zubaidah Bourquin. Ils choisissent des livres de philosophie et de politique, des vies d'hommes et de femmes célèbres, et aussi des romans et des bandes dessinées.

Pour l'indépendance, la bibliothèque espère s'ouvrir au prêt avec un système mixte de cotisations et de dépôts qui devrait garantir le retour des ouvrages dans une collectivité où ce concept est pour le moment étranger. Et d'ici à l'été, l'association créée sur place autour de Cancio Pires pour soutenir la bibliothèque devrait en reprendre les rênes avec les deux employés locaux et le soutien à distance de l'association genevoise. ■